

et à tout moment, combattre ses nouveaux sujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ses projets de commerce en projets de conquêtes, la nation, qui n'avait jamais eu l'esprit de commerce, prit celui de brigandage.

L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps, et quelques autres marchandises qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce degré de perfection où elles sont parvenues, les Portugais n'y pouvaient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en lassèrent, et ils ravirent de force aux Indiens ce qu'ils avaient commencé par acheter de ces peuples.

C'est alors qu'on vit en Portugal, à côté de la plus excessive richesse, la plus excessive pauvreté. Il n'y eut de riches que ceux qui avaient possédé quelque emploi dans les Indes; et le laboureur, qui ne trouvait pas des bras pour l'aider dans son travail, les artisans qui manquaient d'ouvriers, abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême misère.

Toutes ces calamités avaient été prévues. Lorsque la cour de Lisbonne s'était occupée de la découverte des Indes, elle s'était flattée qu'il n'y aurait qu'à se montrer dans ce doux climat pour y dominer; que le commerce de ces contrées serait une source inépuisable de richesses pour la nation, comme il l'avait été pour les peuples qui jusqu'alors en avaient été les maîtres; que les trésors qu'on y puiserait élèveraient l'état, malgré

les étroites limites de son territoire, à la force, à la splendeur des puissances les plus redoutables. Ces séduisantes espérances ne subjuguèrent pas tous les esprits. Les plus éclairés, les plus modérés des ministres osèrent dire que, pour courir après des métaux, après des objets brillans, on négligerait les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures; que les guerres, les naufrages, les épidémies, les accidens de tous les genres énerveraient pour jamais le royaume entier; que le gouvernement, entraîné loin de son centre par une ambition démesurée, attirerait par violence ou par séduction les citoyens aux extrémités de l'Asie; que le succès même de l'entreprise susciterait à la couronne des ennemis puissans qu'il lui serait impossible de repousser. Inutilement on entreprit quelque temps après de détromper des hommes sages en leur montrant les Indiens soumis, les Arabes réprimés, les Turcs humiliés, l'or et l'argent répandus abondamment dans le Portugal. Leurs principes et leur expérience les soutinrent contre l'éclat imposant des prospérités. Ils ne demandèrent que peu d'années encore pour voir la corruption, la dévastation, la confusion de toutes choses poussées au dernier période. Le temps, ce juge suprême de la politique, ne tarda pas à justifier leurs prédictions.

De toutes les conquêtes que les Portugais avaient faites dans les mers orientales il ne leur reste que Macao, une partie de Timor, Goa, Daman, Diu

xxx.
État actuel
des Portugais
dans l'Inde.

sant, il ne laissa pas de devenir il y a deux siècles le refuge d'un assez grand nombre de Portugais.

Ces conquérans, qui à leur arrivée aux Indes avaient pris un vol hardi et démesuré, qui avaient parcouru une carrière immense et remplie de précipices avec une rapidité que rien n'arrêtait, qui s'étaient si bien accoutumés aux actions héroïques, que les exploits les plus difficiles ne leur coûtaient plus d'efforts; ces conquérans, attaqués par les Hollandais, lorsque leur trop vaste empire, fatigué par son propre poids, était prêt à crouler de toutes parts, ne montrèrent aucune des vertus qui avaient fondé leur puissance. Forcés dans une citadelle, chassés d'un royaume, dispersés par une défaite, ils auraient dû chercher un asile auprès des leurs, et se réunir sous des drapeaux jusqu'alors invincibles, pour arrêter les progrès de leur ennemi, ou pour recouvrer leurs établissemens. Loin de prendre une résolution si généreuse, on leur vit mendier un emploi ou quelque solde auprès des mêmes princes indiens qu'ils avaient si souvent outragés. Ceux qui avaient le plus contracté l'habitude de la mollesse ou de la lâcheté se réfugièrent à Timor, où ils pensèrent qu'un vainqueur occupé de conquêtes utiles ne les poursuivrait pas. Ils se trompèrent.

Les Hollandais les chassèrent de l'ouest de l'île; mais jusqu'à ce jour ils s'y sont maintenus au nord, où ils occupent Lafao, bourgade bâtie

au bord de la mer, défendue par quelques batteries, pouvant mettre cinq ou six cents hommes sous les armes, en réunissant tout ce qui lui est soumis. Chaque année, au mois de septembre, arrivent de Macao dans cette faible colonie plusieurs navires chargés de marchandises de la Chine; et alors ce lieu obscur devient un assez grand marché, où les insulaires de Timor, où des insulaires voisins échangent leur or, leur cire, leurs bois de sapan contre des objets dont ils ont besoin où qui leur sont agréables.

Daman, située à l'entrée et au sud du golfe de Cambaïe, entre Surate et Baçaïm, au vingt et unième degré de latitude, excitait depuis longtemps l'ambition de la cour de Lisbonne, lorsqu'en 1535 Martin Alphonse Souza s'en rendit le maître, mais sans pouvoir s'y établir. Vingt-six ans après, Constantin de Bragance l'obtint d'un roi mineur, avec un territoire sain, étendu, fertile, qu'il distribua à de vieux officiers dont la misère était extrême. L'empereur Akbar, ayant conquis le Guzarate, voulut y rattacher une possession importante qui en avait été démembrée. L'arrivée d'une flotte nombreuse sortie de Goa le décida à renoncer à cette entreprise, et il jugea plus convenable à ses intérêts de faire la paix avec les Portugais que de les combattre. Ce qu'il n'avait pu exécuter, Aureng-Zeb le tenta avec une armée de quarante mille hommes. La brèche était praticable, et tout se disposait pour un assaut.

L'intrépide gouverneur le prévint par une sortie nocturne qu'il dirigea du côté où étaient les éléphants. Il les effraya si bien par ses feux d'artifice, par ses tambours et par ses trompettes, qu'ils tournèrent toute leur fureur contre les assaillans. Il fallut que le prince mogol abandonnât le siège avec une précipitation qui approchait de la fuite, après avoir perdu son artillerie, ses équipages et la moitié de ses troupes. La place n'a pas été depuis insultée.

Cette tranquillité n'a pas été mise à profit. La ville a même perdu la majeure partie de sa population et le peu qu'elle avait d'industrie. C'est avec leur culture seule que ses habitans doivent pourvoir à tous leurs besoins. Heureusement leur sol, un des meilleurs de la côte, leur fournit assez de blé et assez de riz pour en pourvoir les marchés voisins. Une garnison de quelques centaines d'hommes, que la douane et d'autres impositions sont chargées de nourrir, est destinée à les garantir d'un joug étranger.

A peine les Portugais eurent-ils jeté des regards un peu attentifs sur l'Inde, qu'ils furent frappés de l'importance de Diu, située au vingt-deuxième degré vingt minutes de latitude, à l'entrée du golfe de Cambaie, sur une péninsule d'une lieue de long et d'un mille de large. Cette place devint l'objet de leurs plus ardens désirs; mais elle leur parut si bien défendue par l'art et par la nature, que, malgré leur présomption et leurs succès, ils

n'osèrent l'assiéger. Le roi de Guzarate, dont elle dépendait, en avait confié le commandement à Mëlic-Joz, qui de son esclave était devenu son favori, et le seul depositaire de son autorité. On employa pendant quinze ou vingt ans tous les genres de séduction pour obtenir de cet homme habile la liberté de bâtir une citadelle dans la ville soumise à ses ordres. Ces artifices échouèrent tous; et en 1551 ils furent remplacés par la force, qui n'eut pas une issue plus heureuse.

La cour de Lisbonne désespérait de pouvoir un jour compter Diu au nombre de ses possessions; lorsqu'en 1534 les Mogols tournèrent leurs armes victorieuses contre le Guzarate. Radour, deux fois battu et hors d'état de résister à des ennemis si redoutables, acheta le secours des Portugais par la cession du poste qu'ils désiraient passionnément depuis si long-temps. Les nouveaux maîtres ne tardèrent pas à l'entourer de fortifications où vinrent se briser les forces des Indiens, des Turcs, des Tartares qui eurent l'audace de les attaquer.

Diu est donc toujours resté aux Portugais, mais sans avoir jamais eu dans leurs mains l'éclat qu'il avait jeté anciennement, sans même s'être soutenu dans l'état de médiocrité où on le voyait à l'époque de leurs prospérités. Il s'y traite pourtant encore quelques affaires. Les côtes voisines n'ont pas discontinué de s'y pourvoir des marchandises de l'Europe, ou même de celles de l'Asie qu'il faudrait aller chercher dans des parages éloignés.

Sur la côte orientale de l'Afrique, que ses connexions ont toujours fait regarder comme une partie de l'Inde, la grandeur portugaise n'a guère moins souffert qu'ailleurs. Aucun des états que ses agens y avaient détruits ne s'est relevé. Plusieurs auxquels ils avaient permis un reste d'existence ont achevé de succomber sous une tyrannie soutenue. Ceux qui devaient un tribut plus ou moins onéreux ont cessé de le payer aussitôt que la force a manqué pour les y contraindre. La cour de Lisbonne peut bien penser ou dire encore que cette région fait partie de son empire, mais elle n'y règne plus. La moindre peuplade s'y joue de ses ordres, et se conduit selon ses intérêts ou au gré de ses caprices.

Ce que dans cette anarchie le Mosambique a conservé d'activité, il l'a dû à l'indifférence ou au mépris que les navigateurs de toutes les nations ont eu pour cette grande partie du globe. Un abandon si général en a forcé les habitans à se pourvoir aux comptoirs portugais de Quérimbe, de Séma et de quelques autres, des marchandises de l'Europe et de l'Asie qui étaient à leur usage. Ces objets ont été payés avec de l'or, avec de l'ivoire, et principalement avec des esclaves, qui tous passaient autrefois en Arabie, en Turquie, aux Indes, mais dont depuis quelques années un grand nombre ont été livrés au Nouveau-Monde, qui manquait de cultivateurs. Les échanges ont formé au fisc un revenu suffisant pour les dépenses

publiques de la colonie, un superflu même de quelque importance, qui a toujours été envoyé à Goa.

Cette ville, qui, en moins d'un siècle, se plaça à une hauteur où peu de cités s'étaient élevées avant elle, a perdu depuis long-temps tout l'éclat dont elle s'était environnée. Rien n'y rappelle même le souvenir de cette activité, de ces mœurs fortes, de cet héroïsme, de ces conquêtes, de cette puissance qui firent la gloire de ses fondateurs. Ce n'est plus qu'un vil rassemblement de moines, d'esclaves, de mendiants, de voleurs, d'hommes désœuvrés ou dissolus, qui traînent dans la mollesse ou dans l'opprobre un nom qu'avaient illustré leurs ancêtres. Les gens en place ne valent guère mieux que ceux qu'ils gouvernent. Leur autorité ne se déploie guère que contre le petit nombre de citoyens honnêtes ou laborieux qui ont reçu quelque fortune de leurs pères, ou qui en ont acquis une par leur industrie.

Les ressources locales de ce chef-lieu de l'Inde portugaise se réduisent au produit des cocotiers, assez multipliés sur son territoire, plus agréable que fertile. Il tire aussi quelque avantage des bâtimens qu'on lui expédie des différens comptoirs que la nation a conservés ou que lui-même leur envoie. Les vaisseaux qu'il reçoit d'Europe sont rarement assez richement chargés ou assez nombreux pour occasionner une grande circulation dans sa rade : aussi faut-il que le trésor de

la métropole s'ouvre régulièrement pour soutenir le gouvernement civil et les forces militaires qu'on a cru jusqu'ici devoir entretenir dans ce ruineux établissement. Le délire cessera un jour : ou la cour de Lisbonne abandonnera ses colonies, ou elle les conduira dans les principes qui ont si bien réussi aux autres nations commerçantes. L'orgueil doit avoir un terme. Si la génération actuelle n'a pas le courage de renoncer hautement à ses erreurs, la génération suivante, plus éclairée, ne balancera pas à les abdiquer.

LIVRE SECOND.

ÉTABLISSEMENTS, GUERRES, POLITIQUE ET COMMERCE
DES HOLLANDAIS DANS LES INDES ORIENTALES.

LA république de Hollande offre en naissant un grand spectacle aux nations, et doit rester un puissant objet d'intérêt pour nous et de curiosité pour notre postérité la plus reculée. Son industrie et son audace ont éclaté partout ; mais plus particulièrement sur les mers et le continent des Indes. Avant de la suivre dans ces vastes régions, nous remonterons jusqu'à l'époque la plus ancienne de son histoire. C'est surtout dans un ouvrage de la nature de celui-ci qu'il convient d'embrasser d'un coup-d'œil rapide tout ce qui peut caractériser le génie d'une nation. Il faut mettre le lecteur qui réfléchit à portée de juger par lui-même si ce qu'elle était à son origine annonçait ce qu'elle est devenue depuis, et si les dignes compagnons de Civilis, qui bravèrent la puissance romaine, se retrouvent dans ces républicains intrépides qui, sous les auspices de Nassau, repoussèrent la sombre et odieuse tyrannie de Philippe II.

C'est une des vérités historiques les mieux prouvées, qu'un siècle avant l'ère chrétienne les Battes, dégoutés de la Hesse, allèrent s'établir

^{1.}
Anciennes
révolutions
de la Hol-
lande.

et le Mosambique. Les liaisons que ces misérables établissemens entretiennent entre eux, avec le reste de l'Inde et avec leur métropole, sont très-languissantes.

Macao est une ville bâtie à la pointe d'une petite île située à l'embouchure de la rivière de Canton. En reconnaissance de quelques services, la Chine la céda aux Portugais avec un terrain stérile et inégal de trois milles de circonférence. La disposition de la rade, trop resserrée, mais très-sûre, leur fut aussi accordée, sous la condition qu'ils acquitteraient les droits exigés dans les autres douanes de l'empire. Pour un léger tribut on leur permit même d'élever les fortifications qu'ils jugeraient nécessaires à leur sûreté.

Ce fut long-temps un entrepôt célèbre. Les navigateurs des côtes orientales et occidentales de l'Asie s'y rendaient en foule pour faire leurs échanges. Le concours de tant de nations y avait multiplié les jouissances au point que ceux des conquérans qui avaient occupé les premiers emplois regardaient comme une faveur la liberté d'y aller jouir de leur fortune. Les sujets de la cour de Lisbonne furent exclus du commerce du Japon, leur influence diminua partout ailleurs, et ce grand marché retomba dans le néant dont des circonstances heureuses l'avaient fait sortir.

Cependant les faibles restes d'une colonie autrefois si florissante jouirent d'une espèce d'indépendance jusqu'en 1744. A cette époque, un

Chinois y fut massacré, et cet assassinat détermina le vice-roi de la province à demander à la cour un magistrat pour instruire les barbares de Macao. Ce furent les propres termes de la requête. On leur envoya un mandarin, qui aurait cru s'avilir en se fixant au milieu d'eux, et qui établit sa demeure au voisinage, dans un petit fort élevé pour contenir la ville et lui couper les vivres, si elle méritait un jour cette punition.

Ses opérations actuelles se réduisent à l'envoi de quelques petits bâtimens, communément chargés du rebut des magasins chinois, et le plus souvent pour le compte des marchands de cette nation. Bien peu prennent la route de Siam ou de la Cochinchine. La plupart portent leurs cargaisons à Goa et à Timor, où ils se chargent en retour des productions propres à ces contrées.

L'île de Timor, située au sud des Moluques et à l'est de Java, peut avoir soixante lieues de long sur quinze, et vingt de large. Ses côtes sont marécageuses. L'intérieur du pays est rempli d'abeilles et de cocotiers. On y voit plusieurs peuplades indépendantes les unes des autres. Les individus qui les forment sont tous chasseurs ou pêcheurs, et font sécher au feu, sur une espèce de claie, le poisson et le gibier qu'ils veulent conserver. Ces hommes agrestes et sauvages ne sortent jamais de leurs cabanes sans une épée au côté, un javelot à la main, un arc sur l'épaule. Quoiqu'un pareil séjour n'eût rien de bien sédui-